

EL GRECO EL LOCO ?

QUALIFIÉ DE « MÉPRISABLE ET RIDICULE » APRÈS SA MORT, GRECO A PRIS SA REVANCHE AU XX^E SIÈCLE EN DEVENANT L'IDOLE DES MODERNES, DE PICASSO À EISENSTEIN. PAR EMMANUEL DAYDÉ



« Tout au long de sa vie mystérieuse, ses amis ont cru voir peindre un fou », écrivait *Paris Match* en 1966 en consacrant sa une à Greco. Voilà qui donne bien à rire à Guillaume Kientz, commissaire de la rétrospective parisienne : « Selon de nombreuses théories, souvent farfelues, on a fait de lui un fou, tantôt hérétique, tantôt mystique, et certains même l'ont imaginé astigmatique, écrit-il en ouverture de l'exposition. La vérité est moins romanesque... Sa fréquentation des cercles humanistes lui a permis d'accéder à la société érudite de son temps. » Mais en quoi cet humanisme du peintre d'icônes crétois Domínikos Theotokópoulos — promu en El Greco, mi-italien, mi-espagnol — explique-t-il l'incroyable nouveauté de sa peinture, le défi que ce cantique spirituel lance à son temps, la solitude de nuit délicieuse et de musique silencieuse qu'il transmet à l'avenir ? Quand on sait que *Theotokos* signifie « mère de Dieu » en grec, on comprend mieux l'attachement viscéral du dénommé Theotokópoulos à la figure de saint Luc peignant la Vierge, qu'il réalise *alla greca* dans ses jeunes années et *alla italiana* plus tard, en se donnant cette fois-ci les traits du saint...

Les seules réponses à la nuit obscure de l'enfermé de Tolède se trouvent dans l'art de ceux qui l'ont suivi, à la façon d'un prophète disparu. La peinture espagnole du Siècle d'Or en tout premier lieu, que cet orthodoxe converti au catholicisme fonde littéralement. Imagine-t-on la touche brouillée de Vélasquez pour son *Portrait d'Innocent X* sans les zébrures d'orange de Greco pour son inquiétant *Portrait du Grand Inquisiteur*, le Cardinal Fernando Niño de Guevara — qui paraît ausculter avec sévérité son interlocuteur derrière ses lunettes, à la manière des Papes hurlants de Bacon ? Et tant pis si Pacheco, le beau-père de Vélasquez, ne comprend déjà plus cet art par

Domínikos Theotokópoulos, dit El Greco.
Portrait du cardinal Niño de Guevara.
Vers 1600, huile sur toile, 171 × 108 cm.
The Metropolitan Museum of Art, New York.



Paul Cézanne.
Dame à la fourrure, d'après El Greco.
1885-86, huile sur toile, 53 x 49 cm.
Collection privée, Londres.

trop extravagant : « Qui pourrait croire que le Greco retouchait maintes et maintes fois ses peintures, écrit-il, et qu'il en faisait d'horribles ébauches pour affecter la vigueur et la sûreté de sa main ? » Redécouvert à la toute fin du XIX^e siècle, après s'être tenu coi, dans l'oubli, Greco effectue un retour en force dans la peinture espagnole. Tandis que les impressionnistes Rusiñol et Sorolla transcrivent les violents contrastes de l'ombre et de la lumière en repartant de la leçon du maître de Tolède, Picasso fait s'étirer ses personnages de l'époque bleue à l'exemple de Cézanne qui, lui aussi, copie avec passion ses portraits élongués.

Lorsque le peintre basque Zuloaga a le bon goût d'acheter en 1905 la *Vision de saint Jean* inachevée, ultime chef-d'œuvre du Crétois, pour la faire trôner dans son appartement parisien, Picasso s'empare des éclairs de ce manifeste moderne pour créer un autre chef-d'œuvre, les *Demoiselles d'Avignon*, où l'on voit des corps nus se tordre devant des rochers en forme

de rideaux de théâtre. Exaltant en mots son amour du peintre, l'Andalou écrit, en espagnol, entre le 6 janvier 1957 et le 20 août 1959, son ultime poème dramatique, *L'Enterrement du comte d'Orgaz*, en référence à la plus grande toile du Tolédan. L'utilisation exclusive qu'il y fait du crayon rouge, bleu et vert dote le manuscrit d'un aspect visuel saisissant, le texte s'offrant au regard tel un dessin. Tout à sa recherche « d'émotions spirituelles », le jeune Américain Jackson Pollock, fou de Greco (dont il possède trois livres), achève de donner ses lettres de modernité à l'artiste en analysant, décomposant et dissolvant ses formes dans d'innombrables dessins et peintures aux accents surréalistes, qui précèdent ses drippings.

L'influence la plus forte du peintre grec est peut-être toutefois celle qu'il eût sur un autre faiseur d'icônes mobiles, le cinéaste en habit d'artiste Sergèï Eisenstein (cf. article p. 46). Cherchant à déceler du cinéma avant l'heure dans la peinture et la sculpture

anciennes, le Russe voyait en Greco un artiste de l'ex-tase, qui prolongeait indéfiniment ses figures hors du cadre, annonçant l'art du montage, du découpage et du cadrage propre au 7^e art. Outre la collision visuelle opérée dans *La Grève*, où *Le Signe de Zorro*, un film muet américain de Niblo, se heurte à une *Descente de croix* de Greco, Eisenstein rédige « une machine de 26 000 mots uniquement consacrée à un problème : comment ce vieil Espagnol se comporte de manière cinématique dans toutes les directions ». Devant la *Vue de Tolède*, qui retourne l'hôpital Tavera figurant au premier plan, à la fois pour donner à voir la porte de Visagra sans occulter la partie architecturale la plus intéressante de l'édifice, Eisenstein observe que « cette vue de Tolède n'est possible d'aucun point de vue réel dans l'espace : cette vue est un complexe monté, une représentation composée par montage ».

À sa façon, le Chypriote Christodoulos Panayiotou rend aujourd'hui un hommage indirect au Crétois, en roulant des tapis salis, en réalisant des *pulp paintings* aux couleurs vertes et roses de billets de banque démonétisés ou en commentant le spectacle de la mort avec *Dying on stage*. Illustrée par des extraits de films, d'opéras et d'émissions de variété — où Pasolini et Noureev se heurtent à Amy Winehouse et Dalida —, cette lecture performée est donnée intégralement à Orsay en 6 heures, une durée digne des orgasmes mortuaires du comte d'Orgaz. Reformulant l'Histoire en mêlant la métaphysique de la tragédie à la trivialité du show télévisé, Panayiotou neutralise la notion même de mortalité, comme Theotokópoulos le faisait dans ses crucifixions, résurrections ou autres figures d'apocalypse, en trouant le ciel de la peinture de ses visions obscures. ■

À VOIR

Picasso poète.

Musée Picasso, Barcelone.

Du 8 novembre 2019 au 1^{er} mars 2020

LUX S.1003 334, Orsay vu par Christodoulos Panayiotou.

Musée d'Orsay, Paris.

Du 19 octobre 2019 au 19 janvier 2020

Dying on stage, lecture-performance de Christodoulos Panayiotou.

Festival d'Automne, auditorium du musée d'Orsay, Paris.

Le 14 décembre 2019

Joaquín Sorolla.

Hôtel de Caumont, Aix-En-Provence.

Du 30 avril au 11 octobre 2020



Jackson Pollock.

Gothic.

1944, huile sur toile, 215,5 x 142,1 cm.

The Museum of Modern Art, New York.



En haut : Sergueï Eisenstein. *Ivan le Terrible*. 1945, film noir et blanc, 103 min.

En bas : Christodoulos Panayiotou. *Dying on Stage, chapitre 1*. 2019, lecture performée, vidéo, au musée d'Orsay, Paris, dans le cadre du Festival d'Automne.